
LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

LA PERCÉE DE LA LIGNE HINDENBURG

par John Swettenham

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

LA PERCÉE DE LA LIGNE HINDENBURG

Par John Swettenham

**Musée canadien de la guerre
La série des batailles canadiennes nE 3**

**BALMUIR Musée canadien de la guerre
BOOK MUSÉE CANADIEN DES
PUBLISHING CIVILISATIONS
LTD. MUSÉES NATIONAUX DU CANADA**

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Au fil de son histoire, le Canada a vécu des moments fort difficiles, des luttes d'une envergure variable mais qui eurent toutes un effet marquant sur le développement du pays et qui ont modifié ou reflété le caractère de son peuple. La série présentée par le Musée canadien de la guerre décrit ces batailles et événements au moyen de narrations faites par des historiens dûment qualifiés et rehaussées par des documents visuels complétant très bien le texte. Il s'agit en fait d'études de crises, au cours desquelles les Canadiens et Canadiennes ont été appelés à faire de nombreux sacrifices, parfois le sacrifice suprême, pour défendre les valeurs qui étaient les leurs. Nos études sont donc dédiées à la mémoire de ces hommes et de ces femmes, envers lesquels nous serons toujours reconnaissants.

Victor Suthren

Musée canadien de la guerre

LA PERCÉE DE LA LIGNE HINDENBURG

Par John Swettenham

Une suite d'événements pousse la Grande-Bretagne à s'allier à la France et à la Russie, le 4 août 1914, pour déclarer la guerre aux Empires centraux, en l'occurrence l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Par le fait même, les dominions britanniques, dont le Canada, se retrouvent également en guerre. Bien que peu préparé, le Canada réagit de façon dynamique. Sa force permanente, qui ne compte que 3 000 hommes, ainsi que les 66 000 hommes qui composent sa milice (et qui n'ont subi qu'un entraînement sommaire), servent de noyau à la création d'une armée. Cependant, le Canada est mal représenté sur le plan naval et ne possède aucune force aérienne.

Au début de septembre, plus de 32 000 officiers et soldats ont déjà répondu à l'appel aux armes canadien. Dès les premiers jours d'octobre, moins de deux mois après être entré en guerre, le Canada envoie un premier contingent en Angleterre pour entreprendre un entraînement intensif de quatre mois dans la plaine de Salisbury.

Vers la mi-février, le contingent canadien, qui forme maintenant une division, s'embarque pour la France et le front qui dans son cas, se situe dans les Flandres. La division canadienne y reçoit une instruction intensive en matière de

guerre de tranchées et, le 3 mars 1915, elle est chargée de défendre une petite partie de la ligne alliée dans le secteur d'Armentières.

Les plans de guerre minutieux, soigneusement préparés par l'Allemagne et la France ont échoué en 1914. Après l'échec de leur tentative d'encercler Paris, en passant par la Belgique et le nord de la France, les Allemands ont creusé des lignes de tranchées en vue de protéger une partie de leurs gains. Les Alliés en ont fait autant pour se mettre à l'abri. À l'approche

de l'hiver, les deux camps ont renforcé leurs lignes de barbelés et, à l'aide de sacs de sable ont construit des retranchements qui s'étendent de la Mer du Nord jusqu'à la Suisse neutre.

Les troupes canadiennes prenant part à la Première Guerre mondiale participent surtout à des opérations offensives. Mais, leur première en est une défensive : elle se déroule dans le saillant d'Ypres (la deuxième bataille d'Ypres) alors que la Première Division canadienne fait les frais de la première attaque au moyen du gaz au chlore, dont les effets sont horribles. En dépit de lourdes pertes subies à Ypres et du terrain perdu, les Canadiens parviennent à contenir l'Armée allemande. Au Canada, l'enthousiasme pour la guerre se maintient. Les recrues continuent d'affluer et la Deuxième Division prend forme en 1915. En septembre, elle se rend en France; un Corps canadien est créé et, en décembre, la Troisième Division canadienne vient s'y ajouter, suivie de la Quatrième Division. En juillet 1917, le Corps est mené par un commandant canadien, le lieutenant-général sir Arthur Currie.

Malgré les énormes pertes subies sur le front ouest, le moral des troupes demeure élevé et tout le corps est imprégné d'un sentiment de supériorité qu'il conservera jusqu'au jour de l'Armistice. En avril 1917, les quatre divisions canadiennes, combattant côte-à-côte pour la première fois, s'emparent d'une formidable position défensive allemande : la crête de Vimy. C'est la première victoire remportée exclusivement par le Corps canadien. À partir de ce moment, le Corps canadien ne connaît que des succès et les troupes canadiennes se taillent une réputation inégalée dans l'ensemble des armées alliées.

Après la bataille de Vimy, les Canadiens continuent de combattre en tant qu'unité nationale jusqu'au moment de l'Armistice. Pendant les cent derniers jours de la guerre, soit d'août à novembre 1918, les troupes canadiennes contribuent grandement à la défaite de l'Armée allemande en perçant la ligne Hindenburg et en poursuivant leur avance jusqu'en Belgique.

Bon nombre de Canadiens ont servi en dehors du Corps canadien. En effet, près de 40 000 faisaient partie d'autres commandements à la fin de la guerre. La Brigade de cavalerie canadienne combatit au sein de formations britanniques pendant toute la durée de la guerre. D'autres troupes canadiennes, dont celles des chemins de fer, les compagnies de sapeurs-mineurs et un corps forestier, sont dignes de mention. Tous ces groupes ont fourni une contribution importante. Au total, en comptant la marine et les forces aériennes, environ 650 000 Canadiens et Canadiennes ont pris part à la Première Guerre mondiale. De ce nombre, 60 661 y ont perdu la vie.

I

Le 11 août 1918, la bataille d'Amiens est avortée sur l'incitation de sir Arthur Currie, commandant du Corps canadien, qui ne voit pas grand avantage à se heurter contre de fortes défenses une fois l'effet de surprise causé par l'attaque initiale se soit dissipé. Trois jours plus tard, Currie propose que le Corps canadien procède à une nouvelle attaque surprise à partir d'Arras. Le maréchal sir Douglas Haig, commandant-en-chef des forces du Commonwealth sur le front ouest, accepte cette proposition.

En suggérant que les Canadiens participent à l'attaque d'Arras, Currie fait preuve de logique, car ceux-ci connaissent parfaitement le secteur. De plus, l'attaque envisagée par Currie a déjà été planifiée comme plan de couverture pour l'offensive d'Amiens. Seulement trois semaines auparavant, l'état-major du Corps et les commandants des divisions, qui, à part deux personnes, ont été portés à croire que le Corps attaquerait à Arras, avaient préparé les plans d'artillerie lourde et de contrebatterie ainsi que les plans des divisions dans les moindres détails. L'ennemi, ayant remarqué que des préparatifs étaient en branle, que du matériel et des provisions avaient été assemblés en vue d'une attaque d'envergure, se préparait en conséquence. Mais, le Corps, descendu d'Amiens pour y lancer une attaque, prit l'ennemi complètement par surprise.

Currie a donc une idée tout à fait géniale par sa simplicité, lorsqu'il décide d'attaquer Arras, car, la

planification étant déjà faite, on pourra procéder rapidement. La première phase (la bataille de la Scarpe, qui fait partie de la deuxième bataille d'Arras) doit débiter le 26 août. À cette date, le Corps, qui s'est joint à la Première Armée du général britannique Henry Horne, ne peut compter que sur les deuxième et troisième divisions canadiennes. La Première Division n'arrive sur le nouveau front que le 25 août et Currie ne veut pas avoir recours à une division aussitôt après son arrivée. Quant à la quatrième, elle est arrivée sur le front d'Arras deux jours après le début de la bataille. Par conséquent, Horne met la 51^e Division (*Highland*) britannique à la disposition de Currie. L'artillerie lourde, qui soutient les deuxième et troisième divisions, ne compte aucune unité canadienne. Les 1^{re} et 3^e brigades de l'Artillerie canadienne de garnison se trouvent toujours en avant d'Amiens, en bordure de la Somme. La 2^e brigade de l'Artillerie canadienne de garnison, qui n'a pas pris part aux combats d'Amiens, est affectée au soutien de la division britannique. Neuf brigades lourdes de source britannique appuient les divisions canadiennes, mais comme une bonne partie de l'artillerie britannique a déjà relevé des Canadiens dans des combats précédents et connaît donc leur manière de faire, il n'y a que peu de confusion.

Les positions allemandes qui affrontent le Corps canadien à Arras sont placées en profondeur et sont extrêmement fortes. Le terrain comporte une succession de crêtes que les Allemands ont beaucoup fortifiées. Les Canadiens font face directement aux vieilles tranchées creusées par les Britanniques dans les environs de Monchy-le-Preux et qui sont tombées aux mains des Allemands lors de leur offensive de mars 1918. Derrière ces tranchées se trouve l'ancienne ligne de front allemande. À deux milles à l'est, on trouve un autre réseau défensif, la ligne Fresnes-Rouvroy et un mille plus loin, se tient la plus forte position, la ligne Drocourt-Quéant. La ligne D-Q, souvent appelée ligne Hindenburg, même par les Britanniques, est en fait une prolongation du dispositif Hindenburg et est tout aussi impénétrable. Conçue en vue de bloquer toute avance à l'intérieur de la plaine de Douai, la ligne D-Q est formée de tranchées profondes, d'abris de béton et de ceintures de solides barbelés; sa construction a duré presque deux ans et les Allemands la jugent impénétrable. Entre cette ligne et Cambrai, pivot du dispositif de défense allemand sur le front britannique et ville sur laquelle l'attaque est dirigée, coule le Canal du Nord qui, bien qu'il ne soit pas fortifié outre mesure, constitue une barrière pratiquement infranchissable. Aidé du dix-septième corps d'armée britannique, opérant sur son flanc droit, Currie doit se charger de pénétrer toutes ces lignes, lourde tâche s'il en est une. S'il y parvient, il pourra ouvrir une brèche dans le

dispositif Hindenburg et, tournant vers le sud, il pourra priver de ces défenses d'une incroyable solidité l'ennemi battant en retraite devant l'avance de la Troisième Armée du général Byng, qui opère à la droite du dix-septième corps d'armée britannique.

II

Currie lance l'attaque le 26 août, très tôt, à 3 heures plus précisément, dans le but de surprendre l'ennemi. Son objectif est de s'emparer de l'ancienne ligne britannique à l'est de Monchy-le-Preux. Le front, pris en charge par les 2^e et 3^e divisions s'étend de Neuville-Vitasse vers le nord jusqu'à la rivière Scarpe, la 51^e division britannique étant déployée le long de la rive nord. Comme à Amiens, l'artillerie ne donne aucun avertissement et l'ennemi ne se rend compte qu'il est assailli que lorsqu'il perçoit les éclats et le grondement des canons annonçant l'avance des chars et de l'infanterie. On ajoute cette fois une touche de modernisme à la bataille. En effet, pour la première fois pendant cette guerre, des escadrons de bombardiers légers sont placés sous le commandement de l'officier d'état-major de la contrebatterie, le lieutenant-colonel A.G.L. McNaughton (promu général par la suite), qui demande d'engager des cibles situées en dehors de la portée des canons. Leurs bombes à fragmentation de 25 livres s'avèrent très utiles.

L'objectif est atteint ce même jour. Les chars et l'infanterie lourde accusent une avance importante. À la tombée de la nuit, Monchy et le terrain qui s'étend à 1 000 mètres au-delà (y compris les vieilles lignes de tranchées britanniques et allemandes) sont tombés aux mains des Canadiens. Au cours de la bataille de Monchy, le lieutenant C.S. Rutherford, du 5^e bataillon du Canadian Mounted Rifles, se mérite la croix de Victoria pour avoir, à lui seul, capturé 70 prisonniers et détruit plusieurs positions de mitrailleuses. On repousse de puissantes contre-attaques lancées par deux régiments allemands, venant de la ligne D-Q pour reprendre Monchy, ce qui empêche le Corps canadien de poursuivre son avance le 26 août.

On n'arrête cependant pas l'attaque. Currie ordonne en effet aux deux divisions canadiennes de se diriger le 27 août vers la ligne Fresnes-Rouvroy pendant que la 51^e division poursuit son avance le long de la rive nord de la Scarpe. Toutefois, ces poussées ne permettent pas à Currie d'obtenir la ligne qu'il désire. De fortes précipitations sont tombées durant la nuit et le terrain est glissant. Le relief est accidenté et difficile, divisé par des tranchées que l'ennemi défend avec acharnement; le tir des mitrailleuses est constant et fait de nombreuses victimes. Néanmoins, on fait des gains.

Le 28 août, l'avance se poursuit, par un temps doux et ensoleillé. On vise maintenant à enfoncer la ligne Fresnes-Rouvroy. Les combats sont acharnés et de nombreux Canadiens y laissent leur vie. Le major Georges Vanier, du 22^e Bataillon, qui deviendra plus tard gouverneur général, est blessé et perd une jambe le 28 août. En effet, les combats des trois derniers jours ont fait près de 6 000 morts et blessés. Les plus grosses pertes ont eu lieu les 27 et 28. Le lieutenant-colonel W.H. Clark-Kennedy, officier commandant du 24^e Bataillon, remporte la croix de Victoria pour son vaillant commandement en dépit d'une grave blessure. Les sacrifices ne sont pas vains et on parvient à percer la ligne. Il s'ensuit des attaques visant à prendre deux sommets situés à l'arrière. Depuis le premier assaut lancé le 26 août, le Corps canadien a avancé huit kilomètres au prix de combats acharnés. Il a capturé plus de 3 000 prisonniers, 50 pièces d'artillerie et 500 mitrailleuses. Mais le gros de la mission reste à accomplir -- la partie de la ligne Hindenburg entre Drocourt et Quéant. Les combattants des 2^e et 3^e divisions sont épuisés et Currie indique à Horne qu'il faut absolument interrompre les combats au moins jusqu'à la fin d'août. Pendant la nuit du 28 au 29 août, la 1^{re} Division canadienne et le 4^e Corps britannique viennent relever les divisions exténuées et passent les journées du 29, du 30 et du 31 à combattre pour améliorer leurs positions (compléter la prise de la ligne Fresnes-Rouvroy et s'emparer d'un réseau de tranchées très fortifié connu sous le nom d'embranchement Vis-en-Artois) en vue du prochain assaut.

Le 30 août, les généraux Horne et Currie décident de ne pas s'attaquer à la ligne D-Q avant le 2 septembre. Ce serait de la pure folie que de s'en prendre à un obstacle aussi formidable avant que le Corps canadien ne soit tout à fait prêt. De plus, il reste beaucoup à faire en matière de réparation des routes et des lignes de chemin de fer secondaires derrière le front. Les membres de la 4^e Division canadienne commençaient à arriver d'Amiens et, le 1^{er} septembre, la 12^e brigade a dû s'engager dans des combats pour maintenir les positions de départ améliorées en vue de l'attaque principale qui allait suivre.

Depuis leur premier combat à Ypres en 1915, les Canadiens se sont habitués aux durs combats. Celui qu'ils livrent le 2 septembre 1918 ne fait pas exception à la règle, car la ligne Drocourt-Quéant n'est pas facile à pénétrer. L'attaque débute sur la route menant en droite ligne d'Arras à Cambrai. Face aux Canadiens, à gauche de la route, se trouve une colline plate et dénudée (Mont Dury) et le village de Dury; du côté droit de la route, on aperçoit deux villages, Villers-les-Cagnicourt et Cagnicourt. Le Mont Dury remplit l'espace entre Dury et la route

de Cambrai et, enfin, la ligne D-Q, avec ses masses de fils barbelés bien serrés, a été creusée dans le versant avant de la colline. Là encore, un autre réseau de défense (l'embranchement Buissy), qui traverse Villers-les-Cagnicourt, pour relier la ligne D-Q au dispositif de soutien Hindenburg, est également creusé dans la colline et ce réseau est tout aussi puissant que la ligne D-Q. Dury, qui a été incorporé dans le réseau de défense, sera un village difficile à prendre. De plus, pour atteindre la ligne D-Q, les attaquants se trouveront dans le champ de vision des mitrailleurs allemands installés sur le versant avant de la colline. Même si la ligne D-Q est percée, il reste que l'embranchement Buissy demeure partie intégrante de ce front. Puis, il faut traverser la crête et descendre le versant opposé, en plein dans le champ de vision des positions de soutien et de l'artillerie allemandes. Du côté droit de la route de Cambrai, la ligne D-Q a été érigée en face des villages de Villers-lez-Cagnicourt et de Cagnicourt. En outre, dans ce secteur, se trouve une beaucoup plus longue partie de l'embranchement Buissy, car celui-ci oblique en direction du Canal du Nord.

Avec les 1^{re} et 4^e divisions canadiennes, Currie attaque la ligne D-Q très tôt, le matin du 2 septembre. Les deux jours précédents, l'artillerie lourde a été occupée à des opérations de coupure de barbelés et de contrebatterie, mais le réseau de barbelés est si dense qu'elle ne parvient pas à tous les couper. On a recours à des chars pour tracer des chemins pour l'infanterie à l'assaut ou pour repousser les fils. Puis, lorsque l'attaque est amorcée, huit brigades d'artillerie lourde se consacrent à deux tâches principales, soit neutraliser les batteries hostiles et bombarder les ponts traversant le Canal du Nord et la rivière Sensée afin d'empêcher les Allemands d'obtenir des renforts et du matériel.

De façon très générale, la 1^{re} division attaque du côté droit de la route de Cambrai en vue de s'emparer de la ligne D-Q, de Cagnicourt et, enfin, de Villers-lez-Cagnicourt et de la partie sud de l'embranchement Buissy. Du côté nord de la route, la 4^e division se dirige vers le Mont Dury et le village du même nom. Une brigade de la 4^e Division britannique opère sur le flanc gauche, aux abords des marais de la Sensée. L'attaque débute à l'aube et, comme prévu, le combat est violent. Néanmoins, à l'extrême droite, la 1^{re} division parvient à enfoncer la ligne D-Q vers 7 h 30 et met la main sur Cagnicourt peu de temps après. Par la suite, dans un mouvement rapide, la 3^e brigade atteint son dernier objectif dans l'embranchement Buissy, directement en face de Buissy. Plus près de la route, la 2^e brigade, affrontant des tirs intensifs, pratique une brèche dans la ligne D-Q, mais voit

son avance ralentie dans l'embranchement Buissy, devant Villers-lez-Cagnicourt. Vers la fin de l'après-midi elle dépasse le village, mais ce n'est pas avant 23 heures qu'elle parvient à traverser le secteur est de l'embranchement Buissy.

La 4^e division, qui fait face à Dury, de l'autre côté de la route de Cambrai, mène un combat acharné. À la droite du front divisionnel, la 12^e Brigade enfonce la ligne D-Q et son lourd enchevêtrement de barbelés, à l'heure prévue, mais les Allemands balayent de leurs tirs les versants et la crête du Mont Dury, qui sont vulnérables. La brigade continue d'avancer inexorablement en dépit du nombre croissant de morts et blessés.

La 10^e brigade, à gauche, trouve des bandes de fils barbelés tout à fait intacts qu'elle doit couper à la main. Puis, elle doit combattre durement pour prendre le village de Dury, qui tombe entre ses mains vers 7 h 30. Vers le milieu de l'après-midi, la 4^e division est retenue le long de son front exposé à des tirs de front et d'enfilade des mitrailleuses ennemies.

Le tir nourri qui accueille les deux divisions après les victoires qu'elles ont rencontrées au départ se produit en raison de la suspension des tirs de neutralisation de l'artillerie à la demande du brigadier-général Brutinel, qui veut ouvrir la voie aux mitrailleuses motorisées en vue de saisir le pont Marquion, sur le Canal du Nord. Le tir d'artillerie doit être suspendu dans un rayon de 1 000 verges de chaque côté de la route reliant Arras à Cambrai. Cependant, les chars d'assaut de Brutinel ne vont pas loin. Avant qu'ils ne puissent atteindre le canal, ils constatent que des arbres morts bloquent le passage. Brutinel soutient, de façon erronée, qu'un char est parvenu jusqu'au Canal du Nord. Bien que le service de renseignement de l'artillerie dise le contraire et en dépit de l'insistance de McNaughton pour reprendre les tirs d'artillerie dans la zone de 1 000 verges en vue d'appuyer l'infanterie, Brutinel demeure intraitable. On ne doit par conséquent pas reprendre le tir, par ordre du quartier général du Corps. Selon l'histoire officielle :

Malheureusement, la rumeur voulant que les chars soient parvenus jusqu'au canal se révéla non fondée (par les blindés eux-mêmes). Mais à cause de cette rumeur, l'artillerie ne put rétablir le tir de neutralisation dans un rayon... qu'elle avait reçu l'ordre de suspendre pour permettre l'avance de la Force indépendante. Il s'ensuivit que les Canadiens attaquant en bas des versants avant à partir de Dury durent subir les tirs allemands qui, eux, ne rencontrèrent aucune opposition.

La pilule est dure à avaler pour McNaughton. Il a prouvé par le passé que la solution aux difficultés d'attaque dans les conditions de la Première Guerre mondiale reposent, comme il le dit, «sur une prépondérance de l'artillerie assez forte pour annihiler une bonne partie du dispositif de défense de l'ennemi». Il n'est pas convaincu que c'est le moment de laisser tomber des méthodes éprouvées au profit d'un mauvais expédient. Le soutien de l'artillerie, poursuit-il, «qui était bien préparé et dans les limites de nos possibilités, a été sacrifié au profit d'un plan invraisemblable voué à l'échec dès le départ». Lorsqu'on permet à l'artillerie de reprendre les tirs, l'infanterie parvient enfin à avancer.

Le grand nombre de croix de Victoria remportées par les Canadiens au cours de la bataille témoigne de la violence des combats. En effet, on n'en compte pas moins de sept.¹ Le nombre de morts et de blessés en est une autre preuve. Les combats qui se déroulés entre le 1^{er} et le 3 septembre ont coûté au Canada 5 500 hommes (morts ou blessés). Bien que l'ennemi n'ait pas révélé le total de ses pertes, on est parvenu à triompher de sept divisions et à prendre 6 000 prisonniers.

À la fin de la journée, la ligne D-Q est aux mains des Canadiens sur une distance de 7 000 mètres. Bien qu'on ne soit pas parvenu à atteindre tous les objectifs, qui avaient été fixés de façon très optimiste, on a néanmoins obtenu des résultats plus que satisfaisants. L'embranchement Buissy est maîtrisé et la ligne Hindenburg est percée en profondeur, ce qui provoque la retraite tant espérée de l'ennemi le long de la totalité du front de la Troisième Armée, plus au sud. Le matin du 3 septembre, Byng signale qu'il a occupé Quéant et Pronville et n'a rencontré aucune résistance. Ce n'est pas tout. La percée exécutée par les Canadiens menace d'ouvrir un flanc qui ferait tomber le dispositif Hindenburg; c'est pourquoi les Allemands se sentent obligés de reculer derrière les défenses Hindenburg en direction sud, jusqu'à l'Aisne et même dans les Flandres. Le feld-maréchal Hindenburg, chef de l'état-major général allemand, l'a lui-même admis :

Le lieutenant-colonel C.W. Peck et le caporal suppléant W.H. Metcalf, du 16^e Bataillon; le capitaine B.C. Hutcheson, un médecin militaire détaché auprès du 45^e Bataillon; le sergent A.G. Knight, du 10^e Bataillon; le soldat C.J.O. Nunney, du 38^e Bataillon; le soldat W.L. Rayfield, du 7^e Bataillon et le soldat J.F. Young, du 87^e Bataillon.

Le 2 septembre, une autre attaque ennemie vient percer une fois pour toute notre dispositif de défense sur la grande route entre Arras et Cambrai et nous force tous à descendre jusqu'à la ligne Siegfried (Hindenburg). Dans le but d'économiser des hommes, nous devons en même temps évacuer le saillant au nord de la Lys, que l'on aperçoit derrière le Mont Kemmel et Merville.

Ainsi, la victoire remportée par Currie le 2 septembre oblige le Haut Commandement allemand à adopter des mesures extrêmes. Les travaux visent dorénavant à construire de nouvelles défenses - la ligne Hermann - plus loin derrière. Tout le matériel militaire ne devant servir à aucune opération immédiate est retiré de la zone à l'ouest de cette ligne, les chemins de fer et les routes sont démolis et les mines de charbon rendues hors d'usage. Une ligne plus éloignée, soit la ligne Anvers-Meuse, fait l'objet d'une reconnaissance. Les forteresses d'Alsace-Lorraine sont placées en état d'alerte. De plus, on limite les livraisons de matériel au strict nécessaire de crainte de se le faire saisir. Currie peut bien se demander (bien qu'il ne soit pas au courant de tout cela à l'époque) «laquelle des deux victoires, entre celle d'hier et celle du 8 août (Amiens), est la plus importante». Il est plutôt «porté à croire que c'est celle d'hier». Bien que pas aussi décisive que celle d'Amiens, cette dernière victoire, en évitant les combats soutenus que les forces auraient eu à tenir aux abords de la ligne Hindenburg, est très importante en effet. L'objectif de Ludendorff, un retrait graduel, visait à fatiguer les troupes alliées avant que celles-ci n'atteignent la ligne Hindenburg. Il espérait ainsi gagner du temps pour réorganiser ses forces derrière ses lignes de défense.

Currie a tout changé cela et, ce faisant, il est parvenu à écourter la guerre. Suite à l'effondrement des défenses supposément infranchissables des Allemands, la défaite de ceux-ci est dorénavant assurée. On atteint la rive ouest du Canal du Nord le 4 septembre. Il s'ensuit une période de repos et de réorganisation et, le 27 septembre, grâce à l'ingéniosité du lieutenant-général Currie, on ne subit que peu de pertes lors de la traversée du canal. L'objectif final des Canadiens sur ce front, soit la ville de Cambrai, est atteint le 9 octobre.

Légendes de photo :

page 9 : Un aperçu de l'amas de fils barbelés qui formait la ligne Hindenburg.

page 10 : Sir Douglas Haig passant les troupes canadiennes en revue après la bataille d'Amiens.

page 12 : Le lieutenant-général sir Arthur Currie, commandant du Corps canadien.

page 14 : Des soldats du Canadian Scottish Regiment, en kilt, en route pour le combat au lever du jour.

page 15 : L'artillerie lourde du Corps canadien en pleine action à l'est d'Arras.

page 17 : Des soldats canadiens inspectent les canons allemands saisis au cours de la bataille.

page 18 : Un soldat blessé reçoit les premiers soins pendant la bataille.

page 19 : Le prix exorbitant de la guerre. Un jeune mitrailleur allemand tué dans les tranchées à l'est d'Arras.

*******Texte français vérifié par Jean Pariseau.**

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES
Fred Gaffen, responsable de l'édition

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg
par John Swettenham
4. Ortona : Noël
par Fred Gaffen
5. Le Petit Blitz
par Hugh A. Halliday
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis, 1837
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm (1813)
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.
128, av. Manning
Toronto, Canada, M6J 2K5

Résumé

A l'aube du 8 août 1918, tandis que les canons ouvrent le feu, des milliers de fantassins canadiens, flanqués de troupes australiennes et françaises, s'avancent vers l'ennemi dans la brume du matin. Derrière eux, les chars roulent lourdement et les soldats du Génie réparent en toute hâte les ponts jetés sur la Luce. Les défenseurs allemands se désintègrent. En quelques instants les Canadiens font 5 000 prisonniers et prennent 61 canons. Leur victoire est complète, alors que Ludendorff parle du "jour de deuil de l'armée allemande".